

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 5

Artikel: Lettres à une vieille femme : [suite]
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lettres à une vieille femme.

II

Madame,

J'ai à examiner aujourd'hui votre troisième grief contre notre sexe :

« Je connais des messieurs qui restent à causer dans les cafés jusqu'à minuit, quoique la police doive faire fermer les dits cafés à onze heures. »

Hélas, madame, qui ne les connaît pas; ils s'appellent légion.

Mais dans cette légion, je voudrais distinguer ceux que la considération publique entoure; cette clientèle choisie des cercles et des cafés de premier ordre; ces hommes enfin, qui, aux yeux de tous, sont honnêtes, travailleurs, rangés, et dont les familles, grâce à leurs efforts, ne manquent de rien en ce qui touche la vie matérielle.

Combien n'en est-il pas, parmi ces derniers, qui croient de bonne foi avoir rempli leurs devoirs d'époux et de père parce qu'ils ont assuré le pain quotidien de leur famille ?

Hors les repas pris à la hâte, toutes les heures de la journée sont pour le bureau, l'atelier, le chantier, les affaires. Puis le soir venu, monsieur s'en va à son cercle ou à son café, prendre ses ébats, causer ou faire sa partie de cartes ou de billard. Et c'est ainsi six jours de la semaine et quelquefois sept. Les mieux avisés, pourtant, donnent à leur famille l'après-midi du dimanche, quand ils n'ont pas, ce jour-là, un rendez-vous d'affaires, une fête ou un comité qui réclame leur présence.

Je ne voudrais cependant pas vous laisser croire, madame, que j'éprouve de la répulsion pour le cercle et le café; que je dédaigne une causerie agréable, une partie de cartes ou de billard. Loin de là est ma pensée, comme l'est celle de critiquer ceux qui usent de ces jouissances.

Je prise assez les conversations vives, enjouées, aimables d'une tablée d'amis. Le billard est un bel et bon exercice d'adresse qui laisse la tête libre et constitue une gymnastique salutaire. Quant au jeu de cartes, il peut être utile comme dérivatif.

Mais je plains sincèrement ceux pour qui ces récréations excitantes sont devenues un besoin que chaque soir rappelle avec une puissance nouvelle. Je parle ici des pères de famille que cette vie captive et enchaîne au point qu'ils ne se sentent plus la force de s'y soustraire.

L'habitude, le pli pris, voilà qui est fatal, fatal à la famille. On se fait si vite à cette vie extérieure !

Chaque soir on se retrouve au même endroit, à la même table, avec les mêmes amis. N'a-t-on pas toujours quelque chose à se dire ou une revanche à prendre au jeu ? Un peu comme ceci, un peu comme cela, la soirée se passe, et on rentre chez soi à la seconde injonction de la police.

Pendant ces soirées, que se passe-t-il à la maison ? Vous le voyez d'ici, madame.

Si l'épouse a peu de besoins d'expansion,

qu'elle soit énergique et prudente, elle élèvera ses enfants, quand même, et leur inspirera l'affection et la crainte de leur père. Elle saura peut-être montrer à son mari un front calme et serein, à la pensée que son sort pourrait être pire. Sa maison sera bien dirigée et on y verra régner l'ordre et l'économie.

Mais qu'on ne se y trompe pas; ce sont là de rares exceptions.

L'éloignement continu des deux époux est une chose grave; on s'y fait, mais il n'y a plus d'intimité, d'échanges d'idées.

Si par hasard monsieur passe quelques instants à la maison, il est, — comme vous le dites très bien, madame, — frappé de mutisme. Il ne sait pas trouver un mot aimable, et pourtant il passe, à son cercle, pour un spirituel causeur.

Voilà où on arrive quand le mari prend son centre de jouissance en dehors de la famille.

Et c'est là un des résultats les moins fâcheux de cette manière de faire.

Car, si au lieu d'une femme modèle, la maîtresse de la maison est faible et insouciant; si les besoins de son intelligence ou de son cœur la poussent à rechercher la société, alors la communauté entière en souffre.

Les enfants sont livrés sans surveillance à des mains étrangères; madame fait des visites et en reçoit; le ménage est mal tenu, et le navire conjugal s'en va à la dérive et finit par sombrer un beau jour !

A qui la faute, si le mari en sortant de chez lui chaque soir ouvre la porte à tous les abus ?

Je voudrais avoir exagéré, madame; mais, malheureusement, il n'en est rien. L'indifférence mine aussi sûrement les ménages qui paraissent le mieux assortis que l'eau qui, tombant goutte à goutte, arrive à percer le rocher. Vous n'êtes pas sans en connaître de nombreux exemples.

Aussi, — j'en appelle à votre expérience, — ne vaudrait-il pas mieux que les hommes, au lieu de revendiquer des droits nouveaux pour les femmes, voulussent bien d'abord les faire jouir de la plénitude de ceux que leur accorde le mariage ?

Je vous ai parlé bien franchement, j'ai fait mon *mea culpa*. Dans ma prochaine, je vous entretiendrai de mes griefs contre les dames.

Croyez, madame, à tout mon respect.

L. C.

Sport et sport.

On nous écrit de Lausanne :

Que « Gringalet » loue le sport du cheval, que « Sam » défende celui du vélo, tout cela m'est bien égal. Quoique mauvais sportman, j'admire l'un et l'autre de ces deux exercices.

Je souris bien un peu à la vue de certains cavaliers qui viennent faire leurs petits effets de torse, au coup de midi, sur la place de St-François, ou à celle de quelques vélocemen, qui s'efforcent d'afficher, dans leur demi-nudité, des biceps gros comme des fuseaux. Peu importe encore, c'est du sport et chacun est content.

Mais ce que je veux critiquer ici, c'est l'engouement qu'ont pris les femmes pour la bicyclette, bien que chez nous ce genre d'exercice n'a pas encore séduit beaucoup de nos gracieuses dames.

Qu'on laisse aux femmes de la soi-disant pudibonde Angleterre le caprice de ces sports bruyants et tapageurs, tels que : cycle et cricket; mais de grâce, mesdames, nous qui cherchons en vous la modestie et la candeur, ne vous exhibez donc pas à califourchon sur un pneu, en costume masculin, dévorant les kilomètres.

On a beaucoup cherché à faire valoir la grâce du costume de bicyclette porté par la femme. Je suis très jeune encore, et j'éprouve, il est vrai, un malicieux plaisir à contempler certains charmes ainsi dévoilés; mais combien je suis plus fasciné, quand je vois une jolie femme relever discrètement sa robe par un temps pluvieux, laissant voir un pied mignon et deviner le reste.

Faites tous les sports que vous voudrez, mesdames, mais ne faites pas ceux qui compromettent votre dignité. Restez femmes, conservez votre costume, que vous portez avec infiniment plus de goût que le nôtre, et ne vous laissez pas entraîner par la fougue qui s'empare de nos jours, de ces femmes » fin de sexe. »

DREAM.

FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

XXV

Nos deux promeneurs causèrent longtemps encore des diverses scènes du musée qu'ils venaient de visiter; Napoléon, surtout, absorbait leur pensée. Ils en parlaient avec enthousiasme. Cependant, Favey ne put s'empêcher de faire la réflexion qu'à côté de tant de gloire militaire, il avait fait beaucoup de mal.

— Que de monde il a fait mourir ! disait-il.

— Pardine, répliquait Grognuz, on ne peut pas faire la guirrie sans tuer quelqu'un. Comment veux-tu ?...

— Oui, mais il faut être de bon compte : voilà un homme qui ne pouvait pas rester un moment tranquille et qui cherchait des niaisés à toutes les puissances : épi crac ! il leur tombait dessus !

— Oh ! je sais bien. Avec lui il ne fallait pas cressener, sans quoi !... Mais ça fait rien, c'était un rude lulu ! Te rappelles-tu de la campagne de Russie ? Tu sais, nous avons ça lu ensemble un soir. Quand même il gelait à pierre fendre et que ses soldats, qui avaient les doigts enroulés, ne pouvaient plus tirer le gatollion, il allait quand même contre l'ennemi !... Tonnerre !... il paraît qu'ils ont rudement souffert ! On dit qu'en revenant l'armée était tout éparpillée.

— C'est bien sûr, ajoutait Favey; il ne fallait pas aller là-bas au gros de l'hiver, avec les cramines qu'il y fait. C'est dans cette guirrie qu'il avait ramassé ses douleurs asiatiques... D'ailleurs, quand on a une belle place comme celle qu'il avait, on reste un peu tranquille. Je parie

